

Jacques Hassoun...
de mémoire

ONT COLLABORÉ À CET OUVRAGE :

Mathieu Bellahsen
Daniel Bensaïd
Jean-Jacques Blévis
Marcianne Blévis
Cécile Casadamont
Patrick Chemla
Christine Goémé
Olivier Grignon
Annie Le Brun
Chantal Maillet
Paola Mieli
Alexis Nouss
Marie Pesenti-Irrmann
Jean-Loup Poisson-Quinton
Myriam Revault d'Allonnes
Izio Rosenman
Alexis Spire
Antoine Spire

Sous la direction de
Claude Spielmann

Jacques Hassoun... de mémoire

Actualité de la transmission

Collection « Actualité de la psychanalyse »

érès
Editions

Tous les auteurs de cet ouvrage étaient intervenus lors du colloque *Jacques Hassoun... de mémoire* qui s'est tenu les 27, 28 et 29 mars 2009 à l'École normale supérieure de Paris. Il avait été organisé par Eglal Errera, Christine Goémé, Pascale Hassoun, Eliane Sokol, Claude Spielmann.

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-36001
Première édition © Éditions érès 2010
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

INTRODUCTION, <i>Claude Spielmann</i>	7
LETTRE À JACQUES HASSOUN, <i>Jean-Loup Poisson-Quinton</i>	13
LES MÉMOIRES D'UN ÂNE, <i>Jacques Hassoun</i>	15

TRANSMISSION

L'INFATIGABLE CONTREBANDIER, <i>Christine Goémé</i>	25
UN GESTE RÉVOLUTIONNAIRE, <i>Claude Spielmann</i>	29
L'OBSCUR DE LA TRANSMISSION, <i>Mathieu Bellahsen</i>	37
TRANSMISSION ET PASSION, <i>Antoine Spire</i>	49
LE TRUCHEMENT, <i>Olivier Grignon</i>	57
ÉTRANGES PASSAGES, <i>Jean-Jacques Blévis</i>	63

PASSION, LANGUE, ÉCRITURE

ICI. OÙ ?, <i>Paola Mieli</i>	77
-------------------------------------	----

CONTRE-JOUR, <i>Alexis Nouss</i>	83
S'ÉCRIRE... POUR JACQUES HASSOUN, <i>Marcianne Blévis</i>	97
QUELQUES PAS SUR UNE DIAGONALE FORTE, <i>Chantal Maillet</i>	105
UNE PROVOCATION À ÉCRIRE, <i>Cécile Casadamont</i>	111
L'INTRAITABLE, <i>Marie Pesenti-Irrmann</i>	123
LES NOUVELLES SERVITUDES VOLONTAIRES, <i>Annie Le Brun</i>	137

ENGAGEMENT

JACQUES HASSOUN, UN PSYCHANALYSTE JUIF DANS LA CITÉ, <i>Izio Rosenman</i>	149
AU-DELÀ DE L'UTOPIE, UNE POSTURE SUBVERSIVE, <i>Patrick Chemla</i>	157
DE L'ÉTRANGER, <i>Alexis Spire</i>	171
LA POLITIQUE COMME PASSION, <i>Myriam Revault d'Allonnes</i>	181
JACQUES HASSOUN, LE SAGE ENGAGÉ, <i>Daniel Bensaïd</i> ..	193
BIBLIOGRAPHIE DE JACQUES HASSOUN	205

Claude Spielmann

Introduction

Le temps est implacable, il fait ce qu'il veut, il ne cesse de se dérouler et toutes les heures de toutes les horloges, où que nous soyons, sonnent implacablement en même temps. Il nous passe dans le corps sans tenir compte de nous. Que nous pensions à lui ou pas, nous avons beau faire, il arrête notre course et notre souffle si ça lui chante. Il nous coupe grossièrement la parole sans savoir si nous avons encore quelque chose à dire. Ainsi, depuis un peu plus de dix ans, Jacques Hassoun a-t-il été *interrompu*. Son café refroidit encore dans la tasse, l'une de ses pipes, froide elle aussi désormais, demeure à demi consommée. Mais, surtout, son stylo est resté suspendu au milieu d'une phrase. Ce stylo en l'air, insatisfait de l'être, nous voulons le voir comme une invitation malicieuse de sa part à poursuivre... Car, s'il est lui-même aujourd'hui dans l'impossibilité de le faire, nous avons l'opportunité de subvertir le temps qui, dans sa rigueur imparable, n'avait pas prévu ça. Le livre qui ne paraîtra pas, ainsi que les articles non écrits, ne cessent de nous suivre, voire de nous précéder. Jacques Hassoun n'a pas dit son dernier mot. Rien d'étonnant puisque

Claude SPIELMANN, psychanalyste, membre du Cercle freudien.

le dernier mot est toujours prononcé par le suivant pour que le suivant du suivant s'en saisisse provisoirement. Le dernier mot n'appartient à personne, il est destiné à un autre, il se doit d'être passé. S'inscrire dans ce mouvement était donc répondre à cette invitation malicieuse et jouer un bon tour au temps.

Aucun des auteurs, dont on pourra lire ici le travail, n'a cherché à s'approprier ce dernier mot manquant mais nul doute qu'il n'ait constitué une relance de la pensée de chacun. Pourquoi ne pas voir encore dans ce dernier mot manquant toujours à venir la marque de la pensée, demeurée vivante, de Jacques Hassoun, dans la mesure où le vivant est changeant, évolutif mais s'étaye sur « la tradition », comme il a su nous le rappeler ?

Ainsi était née l'idée d'organiser ce *parler ensemble* de l'homme et particulièrement de son travail qui a marqué bon nombre de psychanalystes mais pas seulement. Impossible en effet de séparer le sujet de sa pensée qu'il n'ait cessé de transmettre.

*

* *

Jacques Hassoun était un psychanalyste. Il importe de le redire avec force aujourd'hui, à l'heure où le *thérapeutique* est de plus en plus entendu au sens strictement médical et tend à n'être qu'une simple technique, réduisant ainsi le sujet – mais qu'en reste-t-il ? – à une banale mécanique malade. Il a été l'un de ceux qui ont permis à la psychanalyse d'exister, au présent et au futur, dans ce qu'elle a de plus fondamental. Bastion ô combien fragile ! mais qui, heureusement, a la vie dure, la psychanalyse reste une chance et une arme contre la stupidité et le cynisme politique ambiant. Chance aussi pour les sujets meurtris de toutes ces blessures qui aggravent leurs propres blessures, sujets cependant en mal d'existence réconciliée. Le pari vaut la peine d'être tenu.

Jacques Hassoun, écrivain, théoricien, était avant tout clinicien, clinicien des sujets mais aussi *clinicien de l'Histoire et du politique*. Toute son œuvre, même la plus théorique, est nourrie de clinique. Si la cure, lieu du vif de l'analyse, nécessite un savoir-faire (expression préférable à technique), elle relève d'autre chose que d'un simple apprentissage. Savoir écouter, savoir entendre, demande une disponibilité, que l'on appelle désir d'analyse (et/ou désir du psychanalyste), qui entre en résonance avec la propre culture de l'analyste. Or, les domaines religieux, historique, politique, linguistique, littéraire... tous constitutifs de la culture, étaient familiers à Jacques Hassoun¹ qui savait les faire travailler dialectiquement pour affiner son écoute. Ainsi, pour lui, la psychanalyse n'était pas une pratique en regard d'une théorie, encore moins un bricolage entre les deux, mais une véritable *praxis*. Celle-ci ne s'enseigne pas mais se transmet. Or, nous savons que ce souci de transmission ne l'a jamais lâché et l'on pourrait se risquer à dire que son angoisse profonde s'était muée en injonction à transmettre.

Reprendre son œuvre en y portant un regard contemporain est donc permettre à la pensée de Jacques Hassoun de ne pas être interrompue et d'essayer de se maintenir dans cette dynamique de transmission. Mais, il nous l'a bien montré², la transmission n'est pas répétition, elle est toujours transformation et invention. Les auteurs ont su éviter de commenter son œuvre pour l'interroger avec ce regard contemporain, dix ans après l'interruption de sa production.

1. On peut en avoir une idée dans la série d'articles publiés dans : *Extraits d'une œuvre* paru dans le numéro hors série de *Che vuoi ?*, Paris, L'Harmattan, coll. « Psychanalyse et faits sociaux », février 2009 ou en consultant en annexe la bibliographie de Jacques Hassoun.

2. J. Hassoun, *Les contrebandiers de la mémoire*, éditions Syros, 1994, épuisé.

De même, considérant tous les champs qui ont nourri sa pensée, c'est à des intervenants de disciplines diverses qu'il a été demandé des réflexions et questions se voulant, elles aussi, contemporaines et urgentes.

Car il y a urgence de plus en plus grande à réagir et à agir contre un envahissement manifeste et insidieux de positions énoncées et d'actes *qui nous veulent du mal*. Les *experts* qui par définition savent pour nous, l'objectif du *risque zéro* qu'il faut atteindre à n'importe quel prix, toujours très cher, pour se protéger de tout y compris du meilleur, *l'évaluation* donc *la codification* du moindre de nos gestes, voire de nos désirs, l'effacement d'une quelconque idéologie salutaire fût-elle utopique, ne produisent rien d'autre qu'une mélancolisation des sujets de plus en plus interdits de parole non conforme. Chacun est invité à bêler avec son troupeau identitaire en portant les insignes de sa « race » sur sa peau, ceux de sa chapelle sur sa poitrine, là où en son temps il était ordonné de porter l'étoile jaune, ceux encore de son quartier : cravate bleue à pois blancs, burka fantomatique, Téfilines encombrants, ou Nike aux pieds. À quand ceux de son immeuble, de son étage ou de sa salle d'eau ? Alors, l'exclusion de l'autre commence avec son voisin de palier devenu un étranger. Or, l'étranger d'aujourd'hui, forcément hostile et dangereux, parle souvent, avec le même accent, la même langue que nous qui oublions de le considérer comme une chance et une richesse nécessaires. Le statut du sujet, égaré sous l'œil vigilant des vigiles et des caméras, erre sans doute à la recherche d'une nouvelle définition offensive. De quelles manières Jacques Hassoun, intellectuel engagé et militant, a-t-il en son temps traité, annoncé et/ou dénoncé ces questions permettant aujourd'hui la relance d'une réflexion sur l'utopie manquante ? N'y aurait-il pas intérêt et nécessité à reprendre ce qu'il écrivait pour tenir bon sur la présence vivante de la psychanalyse, durement et réellement attaquée, notam-

ment dans les institutions psychiatriques et médico-sociales ainsi qu'à l'université ?

De passion Jacques Hassoun n'en manquait pas et particulièrement celle pour les mots de l'autre auxquels il accordait tout leur poids. Ces mots nourrissaient ses élaborations, permettant ainsi à sa pensée de se constituer dans l'acte de parole puis dans l'écriture. Cette passion des mots était parente de celle pour les formules paradoxales et les oxymores : « cruauté mélancolique », « passions intraitables », « enfant mort »... Loin d'une coquetterie, il transmettait par là le vif de sa position dans le transfert. On osera dire que le transfert était son affaire, sa grande affaire, son affaire passionnelle. Dans cette position transférentielle, contraire au soliloque, là où l'interlocution ne faillit pas, il trouvait le terreau d'une transmission infatigable.

Or, n'avons-nous pas à lutter aujourd'hui contre une technicisation froide partout de plus en plus présente, évidemment aux antipodes de la passion ? De plus, est-il possible de tenir une position d'analyste (dans la cure et dans ses élaborations) en se préservant de tout mouvement passionnel ? Ne serait-ce pas la passion qui assurerait un engagement dans la psychanalyse, celle de Freud et de Lacan entre autres, mais aussi dans celle qui se doit d'être inventée en permanence ? Les textes de Jacques Hassoun, où sa position subjective est toujours présente, restent à interroger et à prolonger à ce sujet.

Si le temps fait la nique à l'éternité, si la mort est définitive, la transmission fait la nique au temps et ne s'arrête jamais. Encore faut-il lui donner les moyens de continuer son travail. Cela nécessite quelques points d'arrêt, quelques scansions, pour qu'elle s'inscrive et se relance, pour que l'interruption ne soit que provisoire. Telles ont été les ambitions de ce travail.

Jean-Loup Poisson-Quinton

Lettre à Jacques Hassoun

Cher Jacques,

Tu nous manques en ces temps obscurs...

Quelle peut être « l'actualité du malaise » quand la crise devient une crise de civilisation et que nous sommes dans son mouvement même d'effondrement ?

La déconstruction partout à l'œuvre attaque d'abord la langue, les langues, tu l'avais noté. À travers la mondialisation et la marchandisation, se dessine le projet fou d'une nouvelle tour de Babel : uniformisation, standardisation, homogénéisation, normalisation, évaluation...

Les effets ravageurs de la réduction à une langue commune mondialisée – et pour tout dire cadavérisée – sont bien pires que ceux de la langue de bois : elle pouvait se déchiffrer et parfois s'adresser (d'ailleurs comment appeler cette langue, aucun terme ne me convient ?). Voilà donc que l'on ne se parle plus, on communique, de plus en plus vite et sans temps mort. Qu'il y ait là aussi perte de l'humain, du symbolique, quelle importance puisque ce n'est pas chiffrable !

Jean-Loup POISSON-QUINTON, psychiatre, psychanalyste, membre du Cercle freudien.

Enfin, quelle chance d'assister en direct au passage de la démocratie à un nouveau système totalitaire, une nouvelle barbarie !

Bien sûr, il y a des révoltes, des résistances, des espaces sauvegardés, mais le refuge du côté de l'« entre-soi » n'est-il pas notre tentation actuelle ?

Nos sociétés et nos penseurs ne sont-ils pas gagnés plus ou moins insidieusement par une sorte de phobie du conflit, de toute tension, de toute rupture, assimilés dès lors à la déviance, voire au « terrorisme » ?

Cet idéal de pacification intime et social, cette nouvelle illusion, veut s'imposer de gré ou de force. La servitude volontaire n'est qu'un de ses avatars.

On parle beaucoup de destruction et de casse du lien social. Mais le plus grave, c'est de faire entrer le lien social dans une obligation, une uniformisation, une répétition et une inertie qui l'immobilisent : c'est là que l'œuvre de la pulsion de mort est la plus manifeste.

Tout doit changer mais tout devient immobile. Comment penser cette contradiction, quels effets cela peut-il avoir ?

L'aléatoire est au cœur de la subjectivité, le conflit est central, l'écrasement de l'imaginaire est une calamité : tu n'as cessé de le répéter, maintenant nous pouvons en mesurer l'enjeu.

Je t'embrasse.

Jacques Hassoun

Les mémoires d'un âne¹

Il vivait dans un monde de prières, de paroles, de textes médiévaux, de livres datant du siècle dernier et de parchemins plus qu'anciens que l'on s'était transmis depuis des siècles de père en fils dans sa famille. Sa vie était scandée par l'heure des prières et de la lecture des psaumes. Mais aussi par l'absence de son père partant tous les jours sillonner les villes et les bourgades de la province pour *inspecter les grossistes* – mots mystérieux qui longtemps le charmèrent – qui distribuaient les lainages anglais – que l'entreprise qui employait son père importait – aux échoppes et aux magasins des villes et des bourgades du Delta.

Entre deux samedis qui se déroulaient en prières, en dévotion et en gloses savantes, son père lors de ses tournées se plongeait dans la lecture de ces grands in-folio qui ne le quittaient jamais, imprimés à Vilna ou Vienne, et plus rarement dans son pays natal. Sa mère, elle, avait sa propre bibliothèque. Avec ses sœurs, elle parlait avec un sourire

1. Texte paru sous le titre « En quelles contrées d'enfance ces animaux ? » dans la revue *Science et vie*, hors-série « L'homme », n° 200, septembre 1997, p. 152.

ambigu d'une femme qui semblait redoutable à l'enfant, l'écrivain Colette. Quelquefois, apparemment pour se reposer de cet écrivain, elle lisait des romans à la couverture bariolée : elle les appelait des *policiers*. Ce terme inquiétait l'enfant.

Un jour du mois de septembre 1939 – il n'avait pas encore 3 ans – il accompagne son père au marché des volailles. C'était l'avant-veille du jour du Grand Pardon. Un homme habillé d'un caftan blanc noir de crasse, coiffé d'une large calotte brodée, était debout sur une caisse. Une foule de plusieurs centaines d'hommes se pressaient autour de lui portant dans leurs mains des volailles qu'ils présentaient au boucher rituel. Un coq pour chaque homme, une poule pour chaque femme de la famille et pour une femme enceinte, une poule, un coquelet et une jeune poule, dans le doute dans lequel l'on était du sexe du futur enfant.

Rapidement le sacrificateur marmonnait « ceci à la place de celui-là », puis tranchait rapidement le cou du volatile qu'il jetait dans la poussière de la rue. La bête se débattait quelques instants avant de s'immobiliser, morte. Un assistant alors recouvrait le sang de sable en disant à deux reprises dans un murmure « et tu vivras par la grâce à ton sang répandu ». Cette scène devait le poursuivre par sa violence, par l'idée qu'il fallait passer par une hécatombe pour renaître. Elle lui fait horreur encore aujourd'hui.

Puis vint la guerre. Le quartier du port où il habitait fut bombardé par des avions italiens dont tout le monde se gaussait. Ils rataient tous leurs cibles et tapaient à côté, c'est-à-dire sur les maisons d'habitation.

Un jour ils rirent jaune. Après une nuit étrange où les alertes se succédaient et dont il garde encore aujourd'hui le souvenir, son père prit la décision de quitter cette zone dangereuse et de se replier sur la bourgade natale, berceau d'une grande famille qui depuis près d'un demi-siècle s'était déplacée vers la capitale ou vers le grand port où l'enfant habitait depuis sa naissance.

Ce fut son premier contact avec la province, ses mouches et sa saleté, mais aussi avec ce qu'il n'avait jamais vu jusqu'ici : des animaux vivants. Un jour, il assista à une scène qui le bouleversa : debout sur son balcon il aperçut une charrette surchargée, tirée par un âne étique qui parfois s'arrêtait au beau milieu de la chaussée, interrompant le flot de voitures, de tramways et d'autobus. C'est alors que son maître se mit à battre avec fureur l'animal en le traitant de *juif fils de chien*.

Cette parenté avec ces deux animaux, l'âne et le chien, le laissait perplexe. Il savait que son père, ses oncles se soumettaient à l'instar des hanbalites, ces orthodoxes de l'Islam du Nord arabe, à des ablutions rituelles dès lors que l'ombre d'un chien se projetait sur leur ombre. Comment cet âne, comment son père, sa famille pouvaient-ils être comparés à un chien, animal honni par les adorateurs de l'Unique transcendantal ? Que les trinitaires soient éventuellement ainsi injuriés aurait pu à la rigueur avoir un sens. Mais que des monothéistes rigoureux soient des fils de chien, voilà qui le surprenait.

Ce mystère devait longtemps le surprendre. Aussi, se prit-il de passion pour ces ânes calomniés, ces animaux étiques et, quand à l'âge de 7 ans, il découvrit *Les mémoires d'un âne* de la comtesse de Ségur, née Rostopchine, il comprit qu'il avait trouvé son double en nature. Cinq fois, dix fois peut-être, il lut et relut ce livre, au point d'inquiéter son entourage. Que trouvait-il dans ces mémoires... cela relevait du pur mystère. Il mit des années à percevoir que cet engouement qu'il éprouvait pour cet animal qui encore aujourd'hui semble inséparable du paysage nilotique relevait d'un mécanisme d'identification.

Comment, lui qui fut élevé dans une famille aimante, pouvait-il être fasciné à ce point par ce misérable, ce galeux qui, vivant sous le règne du malheur, semblait ne pouvoir que connaître des déboires ? Comment ? Sinon qu'au centre même de son histoire demeurait vivante en lui cette

identification plus qu'ancienne lancée par un misérable parmi les plus misérables de cette bourgade à l'endroit de sa *nation*, en associant celle-ci à ce doux animal pour qui il se prit désormais d'amour.

Une décennie plus tard, les animaux vinrent hanter à nouveau son espace. Il venait de découvrir Sartre. Puis un jour, il apprit que l'auteur de *La nausée* et des *Chemins de la liberté* était traité de *hyène dactylographe* par un représentant cultivé – ou censé l'être – du pays qui, croyait-il alors, s'était doté de « *la Constitution la plus démocratique du monde* ». De ce pays vinrent ensuite d'autres étranges injures qui aujourd'hui peuvent prêter à sourire mais qui, à l'époque, signaient une condamnation à mort psychique ou réelle.

C'est ainsi qu'il apprit que toute personne rejetée par le parti-phare de la classe ouvrière était forcément *une vipère lubrique*. Imaginer un quelconque bureaucrate, comme le fut le vieux boucher d'Albacete, le nommé Marty, en vipère lubrique comme aurait pu l'être une des divas des années 1950, le faisait sourire et l'amenait à imaginer des montages qui auraient ravi Lautréamont. Cela, en effet, lui semblait aussi étrange que « la rencontre d'un parapluie et d'une machine à coudre sur une table de dissection ». Mais cette identification d'un hiérarque du Parti ou d'un simple citoyen à un animal, à un *chien couchant de la bourgeoisie* par exemple (ou de l'impérialisme ou du sionisme), signifiait pour le moins une condamnation pour une durée infinie de travaux forcés et au pire une balle tirée dans la nuque de ces *rats visqueux* qui avaient osé combattre celui qui s'était proclamé le Petit Père des peuples, ou le Grand Timonier, ou encore, le plus fou d'entre eux, le plus représentatif aussi de tous ces faussaires sanguinaires, le Génie des Carpates.

À certains, on demandait même de se prêter à cette comédie de la culpabilité, de l'identification à un animal pour maintenir intact le prestige du chef de *la harde*, ou mieux encore, pour renforcer son image, l'envelopper

d'une aura, d'une lumière surnaturelle. Pour ce faire, ils lancèrent à la trousse de leurs opposants des spécialistes de la traque qui, au terme d'un long parcours, abattirent à coups de fusil ou de piolet ceux qui tentaient de s'extraire de cette *Longue nuit des chasseurs*.

Durant quelques années notre *enfant* adhéra à cette vision zoologique de l'histoire. Mais toujours en lui demeurait vivante la sympathie qu'enfant il avait éprouvée pour l'âne, victime de la méchanceté des vivants... autant que pour ces cailles qui, après une longue traversée de la Méditerranée, arrivaient épuisées sur le rivage de son pays pour s'abattre sur les grands filets qui étaient dressés le long du littoral afin de servir de mets de choix aux gourmets de la capitale.

Que ces récits qui évoquent, sur un mode ironique, des pages sinistres de notre histoire, prennent pour truchement la gent animale ne sera pas pour nous étonner. L'animal incarnerait ici métaphoriquement le sujet en proie à une histoire qui fut la sienne directement ou indirectement. C'est ainsi qu'il va représenter cette part héroïsée de son passé, part qui lui permet d'avancer masqué vers sa vérité.

Aussi, l'animal vivant... ou en peluche... va-t-il représenter pour l'enfant l'une des figures possibles de l'objet transitionnel, objet qui permet au nourrisson, amoureux et aimé de cet ersatz, d'entrer en commerce avec les autres, ses proches. L'animal serait alors comme l'ambassadeur du monde de la réalité auprès de l'enfant. Ce monde où réel, symbolique et imaginaire viennent se nouer, nouage qui est au principe même de l'inscription de l'enfant dans le social.

À ce titre, l'animal serait plus un truchement qu'un simple compagnon de jeu ou un objet contra-phobique². Certes, compagnon de jeu, l'animal l'est à plus d'un titre. Il

2. Objet qui permet à l'enfant d'affronter sans crainte ce qui pourrait lui faire peur.

permet à l'enfant de supporter l'absence de ses parents, de ces adultes qui l'entourent, le protègent... ou le persécutent en l'accablant de leurs ordres et de leurs exigences. Mais il est aussi le premier interlocuteur privilégié, celui qui est (mal) traité comme l'est ou le serait son maître.

Lieu de projection mais aussi lieu de consolation, l'animal se doit de partager le sort de l'enfant pour jouer son rôle de personnage intermédiaire, de passeur entre le sujet et le monde des apparences, monde incompréhensible dominé par l'adulte et qu'il rendra lisible à l'enfant. À ce titre, l'animal pourra donner sens et contour à la réalité en protégeant l'enfant de ses élans phobiques, de ses élans paralysants qui risquent de lui faire considérer le monde qui l'entoure, la réalité, comme le lieu de tous les dangers.

Car l'enfant peut être amené, face à l'incompréhension que suscite en lui la réalité, à se retirer activement de cet espace, s'il ne trouve pas à portée de sa main un personnage vivant ou figuré par un objet qui partage son sort. Battu, il battra son animal tutélaire ; aimé, il aimera celui-ci. Mais parfois, paradoxalement, confronté à un trop d'amour manifestant le désir opaque de ses parents ou de son entourage, l'enfant sera amené à se retourner vers cet *animal* pour lui faire subir l'impasse de cette cruauté, de ce trop d'amour cruel qui l'étouffe. C'est alors qu'il peut être amené à mettre en scène cette forme très subtile de maltraitance qu'il subit, en déplaçant sur l'animal familial – ou ses substituts imaginaires – cette violence paradoxale dont il est la proie.

De l'amour étouffant à la violence subie puis à exercer sur l'autre, le pas est vite franchi. Si pour Freud – puis pour Lacan – le premier Autre est représenté par la mère³, *l'enfant* ne cessera tout au long de son existence de rencontrer ou de rechercher les images évanouies de cet Autre avec son cortège d'animaux familiers et d'images jaunies ou

3. Ou l'un de ses substituts que nous nommerons par convention *la mère*.